PÉTALES

Aure

© Aure 2015 Tous droits réservés
ISBN 978-2-9552230-2-4

à

Pierre et Marthe
mes parents

J'ai découvert la poésie japonaise à 17 ans.
Ce fut un choc. Sa pureté d'expression, aussi claire et concise, qu'allusive et profonde, m'a conquise.
Dans sa nudité essentielle, point d'éloquence, ni d'arguties. Elle se contente d'être, comme une évidence, au cœur silencieux qui l'écoute.

Dans les années 50, Enta Kusakabe crée le Gogyohka, littéralement : « poème en cinq lignes ».
Dans ce nouveau style de poème, il s'affranchit des contraintes métriques et thématiques du Tanka, composé d'un Haïku (5/7/5) et de deux septains (7/7).

Le Gogyohka est libre dans ses thèmes, ses vers et ses rythmes ; il vit dans la respiration, le geste, la présence et l'essence même, de son auteur, avec le quotidien en filigrane…

Aure

Printemps

La terre sécrète son chant de sève
Silence où les couleurs s'infiltrent
Cette chair verte au moindre rai
M'émeut moins qu'une nuque ployée
Dans l'intime radieux d'une bougie

Naissance

Lèvres coquelicots
yeux bleuets
sous le vent blanc
Printemps est couché
il enfante

Hibiscus orange
pistil poudré
tu bois le soleil
ma main tremble
sur l'arrosoir

Matin de printemps
baigneuse inclinée
une goutte d'eau
perle
au bout de mon sein

Hâtifs et prégnants
mes doutes tournoient
elle court
la bergeronnette affairée
sur les tuiles faîtières

Le soleil émacié
flotte sur le toit
chant flûté des mésanges
peut me chaut avril
son pas est recouvert de gris

Malgré la nue
tu luis doucement
comprimé pâle
de mélancolie
séchée

Toile

Voile délicat
d'une mariée à huit pattes
entre la vitre et le rideau
organsins de soleil
que le balai éteint

Pluie

Gamelan de la pluie
scellant le temps
de ton absence
je t'écris
mon amie d'ici loin

Le pétale a glissé
sur l'enfance de tes cils
ta main de papillon
a doucement recueilli
l'aérienne dépouille

Un baiser
de ciel offert
ma joue
ruisselle
d'impalpable

Étoile

J’écartèle une étoile
le front vaste
éperdu
il en sortira
des mots rêves

Nuage

Intrusion de coton
un nuage glisse à ma fenêtre
comme lui
je suis bordée de lumière
juste bordée

Dans le soir
le ciel opalin
délicat
m'émeut
fragile flocon de chair

Guerre

Pétale incertain
la vie oscille
devant l'effréné
vois
ce besoin de sang

Doute

Sur l'aigu
du doute
marcher
avec aux yeux
un éclat profond

Dentelle

L'âme se dentelle
à l'écart du dense
intrusion de clarté
le cœur effleurit
étincellement joyeux

Été

Bonshommes de neige
Déments et gloutons
Tapis derrière la colline
Les cumulus accablent les toits
Guettant l'orage dévorant

Dinosaure

Lumière crue
sur ta vieille échine
monstre figé
mis aux fers
échappe-toi !

Le soleil marche
nu
sur le balcon
l'oiseau
comme une incise

Balcon

Un doigt d'ocre
rai d'aube
les fleurs baisent
le balcon matin
mon seuil cérulescent

Balcon II

La rambarde réfléchit
rai de lune
grâce lactée des fleurs
l'ami balcon
ma nef stellaire

Croissant de lune
pendu
à l'ébréchure
de l'aube lactée
fugue opaline

Les fleurs
sont les baisers
des jours
entr'ouverts
sur nos âmes

Sous le ciel illuminé
le soleil heurte nos peaux
au creux de l'incarnat
l'ancre organza
de l'âme

Grêle

Ciel fusain roulements rugissants
lune ensevelie nues charbonnées
grêle assourdissante
balcon glacé dépouilles vertes
ma fascination abasourdie

Le lac un œil immense
reflétant le courroux
le vert ou bien le rose
fait chanter l'eau en moi
et m'élance

Épine dorsale
d'un dinosaure perdu
la montagne remâche
le ciel
allongé sur elle

Égide

Le vertige me ploie
au cœur de tous ces arbres
dressés ou attendris
sous l'égide si roide
des cimes dentelées

Au brasier des amis
le voyage est si beau
un régal de l'âme
qui croît et pollinise
les jours de solitude

Les pieds
comme des racines
affronter
les nuages
le cœur écarquillé

Enceint

Le ciel énorme
de son ventre rond
étouffe l'élan
de l'œil
le chemin reste offert

Comme l'année dernière
quand la terre t'a bercé
un papillon blanc
me porte ta tendresse
ta présence autre

Jour

L'aube chuchote sa candeur
le ciel serein étreint les fleurs
le rêve s'accroche à mon corps
dans le jour embrasé
vers le brasillement

Un pas à la fois
dans les matins diaphanes
les ombres insatiables
au fil du temps
je traverse et je suis traversée

Le rideau ondule
la chaleur pénètre l'ombre
silence clair
le jour
dans des ailes

Automne

Mon corps tel un vieux limonaire
Me dit chaque jour ses souvenances
Ses vieux itinéraires
Le temps est une ouate illusoire
De la transcendance au putrescible

Le plectre du vent
égrène la pluie
balafon sur le toit
estampe d'un demi-jour
la sève se retire

Au revoir

Devant la fenêtre
l'au revoir des hirondelles
dernières nées
avant l'infini des soirs
qui s'abouchent aux nuits

Trilles de l'oiseau
au tiède d'octobre
soleils lancéolés
nos cœurs de pluie
s'émerveillent

Comme les feuilles
évanouies
ma peine
tourbillonne
au vent humide

Au bout du ciel
sur le trottoir
qui pleut
un ballon
perdu

Sur la queue
métallique
de mon coq
une corneille bavasse
« Petits humains ! »

Clocher II

À ma pointe
la lune punie
s'empale
saignement blanc
les étoiles rient

Pétunias et géraniums
offrent leurs bouches
cris glacés
leurs feuilles portent le deuil
ciseaux de l'automne assassin

Effacement

Le brouillard est assis
sur la plaine ployée
le regard intercepte
la dissolution grise
l'effacement du jour

Obstiné

Mon hiver désiré
se cache dans les jupons
d'un automne opiniâtre
qui englue nos corps
de sa douceur patraque

La brume s'allonge
sur les cimes
et les toits
humides sont les os
sous l'haleine de novembre

Le gris
appuie sur la tristesse
le froid
d'automne
se moque

Chrysanthème

Âcre chrysanthème qui meurt
mon regard t'accompagne
nous finirons en terre
sagesse pâlie
mon pourrissement m'effraie

Le ciel incliné
au-dessus des terres
rit avec les morts
assis sur les tombes
inutiles

Les flocons ivres effilochés
tournoient trop errants
pour blanchir nos jours
les oiseaux piquent les graines
mon regard s'emplume

Absence

Le feu brisé
de ta présence
enfuie
enserre ma vie
comme plomb

Hiver

L'éphéméride m'effeuille
Les molécules sèches du temps
Coulent dans mes os
La chair du songe est douce
Mais solitude me ploie

L'indifférence
brise mon regard
sur les êtres
que je croise
sans les aimer

Le froid humide
déambule
la lippe de brouillard
prête à nous embrasser
jusqu'aux os

La neige fleurit les plants fanés
verticalité des flocons
pureté silencieuse
chant acéré des oiseaux
émeute de mes étagères

Le mouvement
des heures
refroidit
mon désir
affamé

Le fantôme du vent
étire le brouillard
il obombre
mes sens
d'ouate

Un visage ridé
à vif
sous un carton
le froid de la rue
ricane

Le cœur blêmit
sous les caresses
âcres
de jours et nuits
sans tendresse

À travers la terre
mon baiser nuageux
sur le parchemin
glacé
de ta joue ivoirine

Ventre bistre
le ciel pèse
fécond de neige
flot de silence
amour engourdi

Un rire givre
sur les tuiles étrécies
dans la haie
rien n'éteint le feu
des buissons ardents

Le givre a déposé
ses baisers clairs
sur les toits en transe
l'hiver cristal
rend le cœur émerveillé